N° 65. Jeudi 17 Mars 1842. 13me Année.

Journal de La Haye.

LA HAYE, le 16 mars.

S. M. par arrêté du 12 de ce mois n° 87 a accordé à M. le baron S. van Welderen Rengers, sur sa demande, démission honorable de ses fonctions de membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, à compter de l'ouverture de la session ordinaire de 1842 - 1843.

—

Par arrêté royal du 12 de ce mois n° 88, des lettres de noblesse ont été délivrées à M. W. G. Hovy membre des Etats-Provinciaux d'Overyssel.

Nous voyons dans le *Dagblad van 's Gravenhage* qu'il a plu à S. M. la reine de faire parvenir, à M. J. A. Meulemans prédicateur à Schéveningue, un don de cent cinquante florins en faveur des veuves des pêcheurs Jean et Michel de Jager, qui ont été jetés par dessus le bord de leur flibot, pendant la tempête de jeudi dernier. Ce flibot porte le nom de la *Princesse Sophie* qui lui a été donné en 1834 avec autorisation de S. M. la reine, alors princesse d'Orange.

Une lettre de Flessingue adressée au *Handelsblad*, porte que la tempête de jeudi dernier n'a heureusement pas causé de sinistres sur les côtes zélandaises. Cette lettre parle des dangers courus par le bateau à vapeur *de Stad Gorinchem* qui est arrivé à bon port, grâce à l'habile intrépidité de l'équipage qui ne saurait être trop louée.

— On écrit de Schaffhouse : Les sondages pratiqués récemment dans le but de constater l'état et la profondeur du Rhin depuis la chute de ce fleuve jusqu'à Bâle, ont démontré l'impossibilité de le rendre navigable pour des bateaux à vapeur entre ces deux points. Outre qu'on devrait faire disparaître d'énormes bancs de sable et de rocher, qui sont de la longueur d'une lieue environ, le courant présente en cinq endroits différens une pente si rapide que des bateaux de la force de 180 chevaux ne pourraient la franchir qu'avec la plus grande difficulté et sans la moindre charge.

— On écrit de Zurich : Le lieutenant-général C. Fœsi de cette ville a été décoré par S. M. l'empereur de Russie, de l'ordre de St. Georges, en récompense de ses hauts faits d'armes contre les Circassiens, dans le courant de l'année 1841. Il a reçu en outre de S. M. I., une épée montée en or et enrichie de diamans, pour la prise de la forteresse de Tscherky, à la fin de la même année. Ce général commande aujourd'hui les troupes russes dans le Dagestan.

— L'*Océana*, grand navire du Hâvre, de 700 tonneaux, qui avait à bord 300 émigrans allemands, hommes, femmes et enfans, destinés pour la Nouvelle-Orléans, s'est perdu sur un ilot sablonneux des côtes de la Jamaïque, au mois de décembre dernier. A peine les malheureux naufragés avaient ils gagné le rivage, que les nègres se ruèrent sur eux et les dépouillèrent complètement, sans leur laisser même une chemise sur le corps; ensuite ils procédèrent au pillage du navire, dont ils enlevèrent jusqu'au moindre gréement.

— Le journal *La Presse* publie un long article pour prouver que le traité de 1833 pour la répression de la traite n'est pas, par sa nature, une convention irrévocable, et que la France peut s'en affranchir sans manquer à sa parole, sans manquer même au but apparent de ce traité. La France, dit ce journal, doit reprendre à sa charge exclusive la police de sa marine. Nul ne peut, sans lui faire injure, lui en contester le droit et le devoir.

— Le Jury des Bouches-du-Rhône a acquitté le général Levasseur, qui avait tué en duel au pistolet, à dix pas de distance, le commandant Arrighi. (Voir *Journal de La Haye*, du 27 janvier, n° 23.) Les deux questions sur lesquelles le Jury a répondu négativement étaient : 1° Le général Levasseur est-il coupable d'avoir commis un homicide volontaire sur la personne du commandant Arrighi ; 2° ce crime a-t-il été commis avec préméditation.

On se rappellera que le commandant Arrighi avait publiquement frappé le général Levasseur d'un coup de cravache à la face.

— On écrit de Paris, le 6 mars, à la *Gazette Universelle* d'Augsbourg :

« Un des membres les plus influens de la Chambre des Députés m'assurait hier au soir qu'autant sir Robert Peel et lord Aberdeen se sont exprimés avec réserve et courtoisie, dans le Parlement anglais, au sujet de la non-ratification, autant lord Cowley est hautain et menaçant dans ses fréquentes conférences avec M. Guizot. Ce diplomate aurait fait remarquer que le cabinet des Tuileries devrait savoir que le traité ratifié par les autres puissances contractantes, ne pouvait plus être modifié en faveur de la France, à moins qu'on ne conclût un traité tout-à-fait nouveau (ce à quoi l'Angleterre ne consentira jamais), et il insiste donc sur une déclaration positive si la France veut ou non ratifier. Le langage de plus en plus hautain de lord Cowley aurait tellement blessé le roi et le cabinet, que M. Guizot aurait adressé hier aux représentans de la Grande Bretagne, de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie une espèce d'*ultimatum*, dans lequel sont exposés les motifs pour lesquels on ne pourrait jamais ratifier le traité relatif au droit de visite. Ce qui me fait ajouter quelque foi à cette assertion, c'est que *La Presse*, organe semi-officiel du gouvernement, conseille à M. Guizot de conclure avec les Etats-Unis un traité sur la liberté des mers. »

Extérieur.

CHINE.

L'*Examiner* publie l'article suivant sur la situation des Anglais en Chine :

« L'Angleterre est en possession de quatre points importans en Chine, à savoir : la grande île près de Canton, le beau port d'Amoy qui domine toute la navigation entre Formosa et la Chine ; le fort et la ville de Tschinghai, dominant la grande ville Ning-Po. Dans les deux derniers districts on cultive beaucoup de thé et de soie. La situation de ces différentes positions est très-favorable pour bloquer le grand canal sur lequel on transporte à Pékin les produits de ces riches provinces, ainsi que les contributions, etc.

» Bien que le Chinois ne manque ni d'adresse ni de courage personnel, et l'on ne saurait non plus lui contester de l'esprit, cependant il ne sait pas ou plutôt il ne veut pas se battre. Ceci pourrait paraître une anomalie, mais cela s'explique facilement. Pour ce qui touche la civilisation pratique, les arts et l'industrie, les Chinois sont aussi supérieurs aux autres nations asiatiques que nous le sommes aux Chinois ; mais c'est justement l'opposé quant aux connaissances de l'art de la guerre ; en cela ils sont inférieurs aux peuples les plus sauvages qui les avoisinent ; aussi quelques hordes de pâtres tartares les ont-ils vaincus à deux reprises.

» Un gouvernement faible et entêté à la fois qui a à gouverner une masse d'hommes dont le nombre égale presque la moitié de celui de tout le genre humain, envisage pour le maintien de sa considération, comme un puissant talisman, de répandre le plus que possible les idées, que les institutions de l'Empire sont parfaites et n'ont nullement besoin d'améliorations ; aussi tout progrès y est puni comme lèze-majesté. Les armes de guerre sont l'arc, la flèche, la javeline et la lance. Le peu d'armes à feu qu'ils possèdent sont dans un trop misérable état pour en redouter quelque effet ; et en outre, depuis plus de deux siècles, ce sont exclusivement les descendans des Tartares qui composent la force armée dans cet état monstre, tandis que la masse de la nation est complètement étrangère au maniement des armes. Le Tartare lui-même est mauvais soldat et n'aime pas la guerre, comme on l'a vu à Ning-Po.

» Mais en considérant de plus près la situation individuelle des habitans de l'Empire-Céleste, ne doit-on pas se demander : pourquoi les Chinois, et surtout ceux qui habitent les côtes, exposeraient-ils leur vie, fussent-ils même aussi courageux que les Européens ? Bien que de longues années se soient écoulées depuis la conquête de la Chine, ils n'ont cependant pas oublié qu'ils sont gouvernés par des étrangers, et ne doivent-ils pas se trouver blessés quand ils voient, qu'avec leurs dispositions pour l'industrie et le commerce, qui surpassent même celles de toutes les autres nations, leurs relations avec celles-ci sont soumises à de si grandes restrictions ?

» Pourquoi, demandons-nous, les Chinois ne sympathiseraient-ils pas avec ceux qui leur font la guerre, quand c'est l'unique moyen pour détruire cette fatale barrière, qui, pour ainsi dire, les sépare du reste du monde ? Ils le font effectivement, et cela en autant que la sûreté personnelle et celle de leurs propriétés le leur permettent. A Hong Kong, une grande partie de la population navigue sous pavillon britannique, et fait une assez rude guerre aux autorités chinoises. Un grand personnage militaire craint que les Chinois n'apprennent et n'imitent nos manœuvres et notre tactique militaire ; il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Il est vrai que cette ingénieuse nation nous a déjà imités, en faisant fondre des canons de métal qu'elle n'avait pas auparavant ; mais l'art militaire consiste aussi peu en la connaissance de savoir faire les armes que l'art d'écrire en celle de savoir préparer une plume ou fabriquer le papier. Les Chinois abandonneraient même leur manière à faire la guerre en adoptant la nôtre, que cela ne pourrait tourner qu'à notre avantage, car cela leur inspirerait une fausse confiance en eux-mêmes ; ils accepteraient peut-être des combats réguliers en rase campagne, et la conséquence en serait évidemment que la guerre se trouverait plus vite terminée.

» Nous ne demandons aux Chinois que la sûreté de notre commerce, et nous n'atteindrons ce but qu'en nous abstenant religieusement d'inquiéter le pays dans son repos intérieur. Rien ne serait plus facile que d'exciter tout cet Empire avec ses 370 millions d'habitans à la révolte ; mais notre commerce ne pourrait rien y gagner. Tout ce qu'il nous faut, ce sont quelques îles ou points forts sur les côtes des provinces les plus peuplées et les plus commerçantes, et quelques bons ports que l'on ouvrirait au commerce de toutes les nations ; mais ces points ne doivent pas être trop grands, parce qu'alors ils exigeraient une trop forte garnison pour leur défense. Les six provinces situées à la mer comptent 140 millions d'ames, leurs habitans sont les plus actifs et les plus industrieux de toute la Chine ; ce sont ces provinces qui produisent quantité de thé et de soie, et qui consomment

---

FEUILLETON.

HÉVA.

I.

LE FESTIN.

Sur la côte de Coromandel, non loin de Madras, dans les terres autrefois désertes, on trouve un paysage si beau que les voyageurs n'en ont jamais parlé, car les phrases leur manquent, et ils aiment mieux laisser dans l'Inde une omission qu'une injustice. M. Sonnerat est le seul qui ait hasardé cette exclamation : — *Que la nature indienne est belle dans la solitude de Tinnevely!* (1) ; puis il a fait la statistique des factoreries de Madras.

J'ai sur mes devanciers un avantage considérable pour peindre ce paysage ; je ne l'ai pas vu. Si je l'avais vu, je ne le peindrais pas. Voici donc mon tableau, dont je garantis la ressemblance : il y a un lac, bleu comme une immense cuve d'indigoterie, qui perce une infinité de petits golfes dans une longueur de six lieues ; sur trois côtés, l'horizon de ce lac est fermé par une haute montagne, et par des collines vertes, à formes capricieuses ressemblant assez à une succession de dos gigantesques de dromadaires. Du côté de la plaine, le rivage est comme un vaste jardin de tulipiers jaunes, jalonnés par intervalles de hauts palmiers, les uns groupés étroitement comme les membres d'une famille bien unie ; les autres isolés, comme des égoïstes ou des misanthropes qui fuient la société. De même que le lac a creusé des baies dans la terre, ainsi la terre, par imitation, a jeté dans le lac de petits promontoires aigus comme des aiguilles de clochers qui flotteraient sur l'eau ; ces terrains ambitieux sont couverts de touffes profondes de verdure ardente, où se mêlent les ébéniers, les nauclées, les caquiers, les érables que la nature a prodigués pour favoriser les tigres qui veulent venir boire au lac, la nuit, sans être vus des pâles humains.

Maintenant, si vous prenez la peine de regarder au pied de la montagne, vous trouverez un *chattiram* délicieux (2). Ses quatre colonnades d'érable rappellent un peu l'ordre Pœstum, adoré à Londres, et ne le font pas regretter ; sa toiture fort élevée laisse un vaste passage à la circulation de l'air : son escalier de bois de santal à vingt-deux marches, et la dernière se baigne dans le lac, à côté d'un troupeau de jeunes et candides éléphans qui boivent l'eau et le soleil. Dans la position où vous êtes, le *chattiram* vous cache une ravissante maison de campagne, comme Adam la rêvait sous le paradis terrestre, après la faute, quand la terre maudite se hérissa de chardons.

Cette demeure voluptueuse appartenait en 18.. au plus riche négociant de Madras. Son nom était Mounoussamy ; il naquit Indien et idolâtre, et il avait changé de religion en se faisant Méthodiste pour épouser la plus belle Hollandaise de Batavia, laquelle avait reçu, comme don d'amitié du riche Palmer, une dot d'un million de piastres. Palmer aurait fait l'aumône au Pérou.

Héva était le nom de la belle Hollandaise, épouse de Mounoussamy. A la date nébuleuse que j'ai citée plus haut, elle avait vingt-quatre ans. Si vous n'avez jamais été dans l'Inde, vous ne pouvez vous faire une idée de la fascination qu'exerce une jeune femme du beau sang européen dans ces climats qui brûlent le corps et l'ame. Malheur à l'étranger qui venait s'asseoir un instant sous le péristyle de la maison d'Héva, pour admirer le lac du Tinnevely ! un des nombreux domestiques de l'Indien avait ordre de l'inviter à dîner, et ce repas, accepté avec tant de joie, empoisonnait moralement le pauvre voyageur ; il voyait Héva, et il oubliait son pays, sa famille, et même sa femme et ses enfans, s'il en avait.

Le mari d'Heva était à cet âge heureux où les passions doivent laisser l'homme en repos ; d'ailleurs on disait qu'il ne connaissait pas la jalousie, vice des pays froids, ignoré sur la côte de Coromandel ; aussi, dans sa richesse, sa solitude et ses ennuis, il ne demandait pas mieux que d'avoir toujours nombreuse compagnie à sa maison ; mais cette société de voyageurs, de savans, d'artistes, de parasites des quatre parties du monde, était toute composée de jeunes gens épris de sa femme, et se surveillant si bien les uns les autres que le mari pouvait fermer les yeux et compter, en pleine confiance, sur la perpétuité de son honneur conjugal. Si Pénélope n'avait eu qu'un seul poursuivant, Ulysse aurait été Ménélas ; elle eut cent amoureux, et elle garda vingt ans sa vertu, nuit et jour, sa broderie à la main.

Héva ne comptait que vingt poursuivans, et elle se plaignait quelquefois à son mari de ce qu'elle n'avait pas autant de bonheur que Pénélope ; le sage Indien lui disait alors : — Charme de mes yeux, belle Héva, nous n'avons que vingt couverts à notre table et vingt chambres dans notre maison. Règle-toi là dessus.

En ce temps-là, parut sur le lac du Tinnevely un jeune savant que M. de Lacépède avait envoyé dans l'Inde pour chercher un Touraco blanc (*Turracus albus*). Le Muséum naturel de Paris, malgré ses richesses universelles, était incomplet ; il lui manquait cet oiseau, dont Saavers avait porté le dessin à Londres. M. de Lacépède n'en dormait pas.

Le voyageur envoyé à la découverte du Touraco blanc se nommait Gabriel N.... Il avait des lettres de crédit pour tous les comptoirs de l'Inde, et des lettres de recommandation pour tous les savans. Les dernières lettres restèrent en portefeuille, mais les premières n'y firent pas long séjour. Il avait déjà dépensé soixante mille francs des deniers des contribuables, et le Touraco blanc n'était pas découvert. Ayant épuisé quelques presqu'îles, trois continens, deux côtes, et une foule d'archipels, Gabriel attaqua le Tinnevely. M. de Lacépède attendait toujours l'oiseau, la paille à la main.

Le soleil, après avoir brûlé l'Inde, descendait sur l'Océan, lorsque Gabriel arriva devant la demeure de Mounoussamy. Héva était assise sous un manguier, et elle écoutait nonchalamment les doux propos de ses adorateurs, rangés en cercle autour d'elle. L'époux tournait les épaules à la société, et, par vieille habitude d'Indien, il comptait les grains du chapelet nommé *Poitah*.

Gabriel, quoique savant, avait un costume élégant, une figure spirituelle, et il montait fort bien à cheval. Deux nègres affranchis, et plus esclaves que jamais, prirent les chevaux de Gabriel et de son domestique, Mounoussamy se leva, et dit au jeune Français : — Soyez le bien venu dans mes domaines ! que mon lac vous soit doux !

Les adorateurs d'Héva firent un assez triste accueil à Gabriel. Héva salua le nouvel arrivant avec son éventail de plumes de bengalis.

Gabriel exposa l'objet de sa mission scientifique en peu de mots. Mounoussamy fit un geste qui désignait les bois et les montagnes du nord au midi, comme s'il avait voulu lui dire qu'il mettait ses domaines à sa disposition.

On sonna le souper. Les vingt adorateurs se levèrent comme un seul homme pour offrir vingt bras à la belle épouse qui prit le bras de son mari, selon l'usage indien.

La salle à manger frappa Gabriel. Elle était tout à claire-voie, et décorée de colonnettes en bois de santal, style pagode. Aux quatre angles, quatre fontaines coulaient dans des bassins de granit d'Elora ; douze nègres, juchés sur des piédestaux d'ébénier, agitaient dans l'air de larges éventails de plumes de paons ; les siéges des convives étaient formés de baguettes de nancléas ; des masses fraîches et veloutées de feuilles d'acanthe servaient d'escabeaux ; les noix de bétel fumaient dans une cassolette d'ambre gris ; et aux deux bouts de la table jaillissaient, de la gueule de deux dragons de porcelaine japonaise, d'immenses panaches de fleurs et de rameaux d'arbres odorans, des aigrettes où s'entremêlaient tous les caprices de nuances et de parfums de la puissante nature indienne : le Spondias, surnommé la fleur de Cythère, le Wampi, originaire de la Chine ; le Lavantera du Cachemire, le Rima, le Falsé, le Marsana qui

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec la province, à-peu-près ainsi nommée, et qui est située au cap de Coromandel.

(2) Du sanscrit *tchatour*, *quatre*.

aussi le plus de nos métaux, fabricats de laine et de coton, et de nos produits coloniaux.

A Canton, nous avons une excellente position qui nous rend presque maîtres de tout le commerce de cette province. A Fokein, nous occupons l'important port d'Amoy. Cette province produit le plus de thé noir et beaucoup de sucre de première qualité. La province voisine Tschekiang est la plus industrieuse de l'Empire, elle produit le plus de thé vert et de soie écrue. C'est là où commence le grand canal, et elle a aussi le plus de commerce avec le Japon. Nous y occupons l'île Tschusan, mais cette île est d'une étendue trop grande, et sa défense trop coûteuse pour nous être de grand avantage; tandis que la forteresse Tsching-Hai à l'embouchure du Ning-Po, située sur une hauteur de 250 pieds, nous rendrait de plus grands services.

»Les deux autres provinces sont également très-riches et comptent au delà de 70 millions d'ames. Elles produisent aussi beaucoup de thé et de soie, le grand canal y passe, et elles possèdent en outre, le plus grand fleuve de toute la Chine. Dans ces dernières provinces, nous n'avons pas encore de position forte, mais il ne nous sera pas difficile de l'acquérir. Nous repoussons toute conquête sur le continent non seulement comme étant sans utilité pour nous, mais aussi parce que cela nous mènerait à la conquête de toute la Chine. »

Extraits des nouvelles de la Chine publiées par les autorités anglaises.

On lit dans une lettre datée de Chusan, le 28 octobre :

« Nous voici de retour dans nos quartiers de l'année dernière après avoir pénétré dans le cœur du Céleste-Empire, en passant par Ching Haï et Ning-Po, dont nous avons remonté la rivière jusqu'à cinquante milles au delà de cette ville. Partis un matin, à huit heures, avec deux petits bateaux à vapeur, nous arrivions sur les quatre heures de l'après midi à peu de distance d'une ville nommée Yen-Yau, qui ne compte pas moins de 40,000 habitans. Là nous fûmes arrêtés par des bas-fonds. La rivière, qui même à cette distance de la mer nous avait toujours donné trois ou quatre brasses de fond au moins, perd tout à coup sa profondeur. Elle a cependant encore cinq ou six pieds au moins. Pendant les vingt premiers milles au-dessus de Ning-Po, elle serpente dans une très-large vallée admirablement cultivée, surtout en riz, patates, navets, laitues, et quelques autres végétaux qui n'étaient connus d'aucun de nous. Un poète vous enchanterait avec la description de ce magnifique pays. Il est tout couvert d'innombrables villages qui ont toute l'apparence de la richesse, ensevelis sous de majestueux ombrages, ornés d'arcs de triomphe de la plus élégante construction. Le tout est entrecoupé d'innombrables canaux qui mettent le pays en contact avec tous les points de l'empire, et, je vous l'assure, ne contribuent pas peu à l'embellissement du paysage que terminent dans le lointain de belles montagnes richement boisées, surtout en cyprès, car c'est sur les hauteurs que les Chinois aiment à ensevelir leurs parens. En vérité je n'ai rien vu de plus beau dans le monde. Notre promenade ne fut attristée par aucune démonstration hostile, pas même lorsque, forcés de nous arrêter, nous débarquâmes avec un de nos drapeaux que nous allâmes planter sur une petite colline en le saluant de trois vigoureux *hourrahs* en l'honneur de la reine. »

L'auteur de la lettre qui suit, datée de Ning-Po, 28 octobre, s'occupe moins des beautés de la nature; mais en revanche il songe davantage aux affaires financières. Après avoir raconté la prise de Ching-Haï, il ajoute :

« Dans la ville nous découvrîmes une fonderie dont les magasins contenaient du cuivre en saumons pour une valeur de 6,000 Liv. sterl. (72,000 fl.); on y avait fondu un canon le matin même, et il était encore si chaud qu'on n'y pouvait mettre la main. Le nombre des canons de cuivre que nous prîmes dans cette place s'élevait à soixante-dix, d'une valeur moyenne de 150 Liv. sterl. (total 126,500 fl.) On n'a pas trouvé d'argent; ce n'est cependant pas faute de recherches.

»Nous fûmes plus heureux à Ning-Po, où nous entrâmes deux jours après sans tirer un coup de fusil. On découvrit bientôt la caisse du gouvernement qui contenait encore pour une valeur de 16,000 Liv. sterl. (192,000 fl.) d'argent saïa, enfermée dans cinquante-et-une boîtes. On nous dit que les trois jours précédens avaient été employés par les Mandarins à enlever tout l'argent... Ning-Po est une grande ville bâtie sur deux rivières, et qui contient au moins 200,000 habitans. Les principales rues ont au rez de-chaussée de grandes boutiques dont l'extérieur est très-orné. Sur le bord de la rivière sont de grands magasins tout pleins de sucres, de riz, de thés. Sur le fleuve même nous primes toute une flotte de jonques. Au premier coup d'œil on voit que c'est une place de commerce importante. Dans le milieu de la ville s'élève une tour haute de 150 pieds, bâtie en briques, et évidemment de construction très-ancienne.

»Parmi les objets curieux que nous avons trouvés figure la cage où le capitaine Anstruther fut enfermé pendant si long-temps. Nous l'avons enlevée et on va l'envoyer en Angleterre.

»Nous avons demandé 4 millions (c'est sans doute 4 millions de dollars ou plus de 10 millions de florins qu'il faut lire) pour la rançon de Ning-Po. Voici quinze jours depuis que nous sommes ici, les boutiques sont encore fermées et toutes les démarches de nos diplomates pour entrer en rapport avec les autorités chinoises sont toujours sans résultat, tous leurs *chops* restent toujours sans réponse. Cependant nous sommes bien les maîtres de Ning-Po, et si nous savons nous y prendre, nous pourrons bien en tirer 6 millions (près de 14 millions de florins). En voyant qu'il était impossible de faire capituler les autorités, on a déjà commencé à emporter une bonne partie des marchandises les plus précieuses; mais il en reste encore assez pour que cela vaille la peine de prolonger notre séjour pendant quelque temps.

»Malheureusement le manque de troupes empêche de développer les opérations. C'est avec 750 hommes seulement que nous avons osé attaquer et prendre une ville qui compte plus de 200,000 habitans. Il faudrait y prendre garde cependant. Les progrès extraordinaires qu'ont faits les Chinois en si peu de temps dans l'art de fondre des canons, de fortifier les places, de fabriquer les armes, le courage avec lequel ils sont restés dans les dernières affaires sous le feu de nos batteries, tout cela doit faire réfléchir et nous persuader qu'il ne faut pas laisser aux Chinois le temps de s'aguerrir. »

— Voici une autre lettre, datée de Ning-Po, le 17 octobre :

« La prise de Chusan et de Ching-Haï a fait tomber dans nos mains 103 pièces de canon de bronze d'une valeur de 220,000 fl. Il faut compter aussi 50,000 Liv. st. (600,000 florins) de cuivre brut, 17,000 liv. st. (204,000 fl.) de grains, et une masse considérable d'objets de toute nature qui nous promettent de bonnes parts de prises.

»Notre dernière victoire a coûté cher aux Chinois. Parmi les morts on compte Yu-Kiang, le commissaire impérial de la province. Désespéré de sa défaite, il essaya d'abord de se noyer; mais sauvé, par ses officiers, il mit fin à son existence en avalant de l'or, sorte de suicide très-fashionable dans ce pays. Ce personnage figurait parmi nos plus cruels ennemis; c'est lui qui avait mis nos têtes à prix, qui fit couper en morceaux le capitaine Stead, du transport *le Pestomdji*, et qui fit décapiter tous ceux des Chinois qui s'étaient montrés nos amis à Chusan. C'était un homme cruel, mais plein de courage et de talent, et à qui, plus qu'à tout autre les Chinois doivent les progrès qu'ils ont faits récemment dans l'art de la guerre. Dans sa maison nous trouvâmes tous ses plans, ses cartes, ses papiers, les édits de l'Empereur, etc. Entr'autres pièces curieuses est une lettre du vice-roi de Formosa, qui annonce avoir conclu avec les Portugais de Macao et des négocians de Manille un marché pour la fourniture d'armes, de canons, de munitions, etc. Dans une autre pièce rédigée en forme de Mémoire, il propose à l'empereur de laisser la vie aux prisonniers anglais, sous la condition qu'ils apprendront aux Chinois à construire des bâtimens à vapeur, et leur enseigneront tout ce qui a rapport à la marine. »

« Ning-Po, 25 octobre.

»Sans compter les objets précieux et les caisses publiques sur lesquelles nous avons mis la main, nous avons trouvé plus d'un million de dollars (2,500,000 florins) en espèces, chez les banquiers de la ville. Bien que ces banquiers soient tous en réalité des agens du gouvernement, le général hésite encore à légaliser ces prises. En attendant, un message a été envoyé à Hang-Tchou-Fou, la capitale de la province, pour annoncer aux Mandarins que, s'ils ne payaient pas 6 millions de dollars (15 millions de florins) pour la rançon de Ning-Po, la ville serait déclarée propriété anglaise et traitée en conséquence. Les Mandarins n'ont pas encore répondu.

»Ning-Po, la seconde ville de la province de Tché-Kiang, est située à 12 milles de la mer, sur une rivière navigable pour les plus grands bâtimens, car on y trouve toujours au moins quatre brasses (24 pieds, le tirant d'eau d'un vaisseau de 120 canons). Les rues ont pour la plupart 20 pieds de large, sont en général bien pavées et se coupent à angle droit. Au milieu de la ville s'élève une tour de forme hexagonale et haute de plus d[e] … pieds. On y monte par un escalier de douze étages. A … étage se trouvent de grandes fenêtres qu'on illumine tou[tes les] nuits, de plus une grande lanterne est placée au somm[et. Du] haut de ce monument la vue est vraiment magnifique; de … côtés s'étend un riche pays couvert d'innombrables villag[es,] admirablement cultivé. Tout en est si bien tenu et si … soigné, qu'on serait tenté de se croire dans le parc de l'un d[es] nobles aristocrates.

»Nous avons découvert de vastes magasins remplis de su[cre,] de thés, de coton, etc. Les officiers des prises font vendr[e les] marchandises à 60 pour 100 de rabais. Nous avons pris … quelques grandes cloches, dont l'une a plus de 8 pieds de … sur 6 de diamètre, pèse près de cinq tonneaux, et vaut … seule plus de 500 liv. st. »

TURQUIE.

On écrit d'Alexandrie, le 23 février :

« Le colonel Barrett, consul-général d'Angleterre, est d[e re]tour du Caire depuis quelques jours. Il exprime hautem[ent et] dans les termes les plus sévères son mécontentement cont[re la] conduite de Méhémet-Ali. Avant son départ du Caire, … adressé au Pacha une seconde lettre dans laquelle il l'in[forme] que si, d'ici à l'arrivée du premier paquebot d'Angleter[re (…] mars), le Hatti-Shériff de Gulhané n'a pas reçu son entière a[ppli]cation, il quittera lui-même Alexandrie. »

GRECE.

On écrit d'Athènes, le 27 février :

« M. Alexandre Maurokordatos s'est enfin embarqué, le … sur un paquebot du Lloyd autrichien pour se rendre à … poste d'ambassadeur à Constantinople.

»Il y a en circulation à Zante plus de 40,000 fausses pia[stres] mexicaines qui contiennent à peine un dixième d'argent … valeur nominale. »

PRUSSE.

Une lettre de Berlin, du 9 mars, annonce qu'il serait q[ues]tion dans cette capitale d'une alliance matrimoniale entre … prince royal de Hanovre, et la princesse Frédérique-A… Agnès d'Anhalt-Dessau, née le 24 juin 1824, et fille aînée … duc régnant.

— On écrit de Breslau, le 8 mars :

« Les affaires de l'évêché de Breslau, viennent d'être régl[ées,] dit-on, entre S. M. le roi et S. S. le pape, en sorte que Mon[seigneur] Knauer, récemment élu prince-évêque, ne tarderait pas à p[ren]dre les rênes de l'administration du diocèse. »

SUÈDE ET NORVEGE.

On mande de Christiania, le 1er mars :

« Dans le *Storthing*, on paraît sérieusement s'occuper d[e la] proposition de permettre aux Juifs l'entrée du royaume. Le [tri]bunal supérieur et la faculté de théologie auront à donner … avis sur la question de savoir, jusqu'à quel point le § 112 de [la] Loi Fondamentale pourrait s'opposer à l'adoption d'une p[ropo]sition relative au retrait du dernier passage du § 2, conce[rnant] les Juifs. »

DANEMARCK.

On mande de Copenhague, le 9 mars :

« LL. AA. RR. le prince royal et son auguste épouse se … embarqués hier, à bord du pyroscaphe royal *Aegir*, pou[r se] rendre à Neu-Strélitz. On pense que le prince royal retou[rnera] ici dans peu de jours, mais son auguste épouse restera à … Strélitz jusqu'à l'été. A son retour ici, elle sera probabl[ement] accompagnée de LL. AA. RR. le grand'-duc et la grand'duch[esse,] qui iront alors faire quelque séjour au château d'Odensé, et se[ront] présens plus tard à la célébration de l'anniversaire de naiss[ance] du roi. »

BRUNSWICK.

On écrit de Brunswick, le 8 mars, que S. A. le duc a q[uitté] ce jour-là, sa résidence pour faire un voyage en Italie.

---

secoue ses fleurs rondes et jaunes, comme des grelots d'or.

Mais rien ne décorait cette salle de festin comme la jeune Héva, la maîtresse de la maison; elle embaumait, elle éclairait, elle ravissait les convives; on ne regardait qu'elle, et elle ne regardait rien.

— Sita, la déesse, épouse du *Dieu-Bleu*, assise nonchalamment sous un manguier; Lackmé, la déesse du plaisir, née dans le jardin Mandana, ne sont pas plus belles qu'Héva dans le temple de Ten-Tauly, disait l'Indien, Mirpour, négociant retiré des affaires, et l'une des meilleures maisons de commerce de Madras; et son voisin, M. Goulab, ex-banquier à Calcutta, et natif du village de Kioula, lui disait : — Si j'étais le Dieu-Bleu, je m'incarnerais pour elle une dixième fois: et les yeux noirs de Goulab lançaient des flammes d'une lueur sinistre.

Le jeune français Gabriel disait à son voisin, sir Edward Klerbbs, de Londres : — Si je pouvais amener cette femme à Paris, seulement pour la faire figurer dans *Fernand-Cortez*, je ferais la fortune de M. de Jouy.

Le mari d'Héva mangeait comme un tigre à jeun, et buvait comme boit la plaine altérée de Tchoultry quand il pleut, après une sécheresse de trois étés.

Les autres convives ne disaient rien, et ils avalaient des soupirs.

On servait des plats étranges et à profusion; les vins de Constance, de Lalia, de Kerana, coulaient à flots dans ces belles coupes que taille le Jémidar sur la roche de Tchaomok. Les savans buvaient comme des ignorans.

Héva mangeait du bout des lèvres, à la pointe d'une aiguille d'or, des parcelles d'un jambon de Labiata, l'ours superbe qui désole l'île de Panay. Elle semblait faire cette concession à l'humaine nature, pour laisser douter encore de sa divinité. Il fallait voir avec quel geste de nonchalance dédaigneuse elle refusait une brochette de troupiales rouges ou une aile de péomerops, dont la queue a douze plumes; par intervalles, elle aspirait quelques gouttes de cette boisson que les Indiens composent avec du poivre, du tamarin et du jus de wampi. Alors tous les yeux s'attachaient sur son bras, qui se repliait comme un cou de cygne, en agitant les grelots de pierreries d'un bracelet d'ambre jaune sur une coupe de lapis-lazzuli; et toutes les mains restaient immobiles, la fourchette levée sur les assiettes chinoises, de peur que les regards ne laissassent échapper une seule des graces adorables qui éclataient en ce moment au bout de ses doigts, aux fossettes de ses joues, et même dans les plis du crêpe nankin, noué sur le corsage de son *sari* indien.

L'époux imperturbable affectait de ne pas regarder sa femme, et cette impudence de bonheur irritait les convives. Mounoussamy semblait leur dire : — Je vous permets de la dévorer des yeux à mon festin.

Le jeune Français Gabriel, lorsque la conversation devenait générale, disait à son voisin : — Dans quelle espèce classez-vous ce mari indien?

— Il y a trois mois que je cherche son chapitre dans l'*Histoire Naturelle* de Sonnerat, et je ne le trouve pas, répondait sir Edward Klerbbs.

— Croyez-vous qu'il aime sa femme?

— Peut-être non; peut-être comme tous les convives à la fois.

— Croyez-vous que sa femme l'aime?

— Sa femme n'aime personne de la société, c'est positif; mais puisqu'il faut qu'à son age, et dans ce climat, elle aime quelqu'un, nous sommes désespérés d'admettre que ce quelqu'un est son mari.

— C'est désolant! disait Gabriel; peut-on aimer un homme qui a le teint bronze comme la porte d'une pagode, qui a une mâchoire de dents d'éléphant, des lèvres de mandrille, des yeux de tigre noir, un col de rhinocéros? Un homme qui s'est composé son corps en volant quelque chose à chacun des monstres de l'Asie? Oh! c'est impossible! cette femme n'aime pas cet époux.

— Ah! les femmes! les femmes! disait Klerbbs mélancoliquement.

— Allons donc! y pensez-vous, M. Klerbbs! Si cet Indien venait à Paris, dans le monde, avec madame, au bout de trois jours on lui ferait voir qu'un Indien est un sot.

— C'est possible; mais il n'ira pas à Paris... Voulez-vous que je vous donne un bon conseil, mon voisin?

— Donnez, M. Klerbbs.

— Vous pouvez vous sauver encore, il en est temps : demain, à la pointe du jour, remontez à cheval et partez.

— Je ne partirai pas. J'attends une lettre de M. de Lacépède que le Télinga de Madras doit m'apporter ici. Les intérêts de la science avant tout.

— Eh! mon Dieu! moi aussi je suis venu explorer le Tinnevely dans les intérêts de la science. La Société royale de Londres m'entretient à grands frais pour découvrir un ouvrage inédit sur la religion des Malabars, dont parle le Carnatic. J'ai déjà dévoré deux mille livres, et je n'ai rien découvert. En ce moment, je suis censé me promener sur les rives du fleuve Triplicam, ayant sous les pieds du sable à cuire des œufs d'autruche, et sur la tête, du soleil à rôtir ma cervelle sous mon crâne! Et je mange au frais à cette table, depuis trois mois!!... Oh! je rougis de ma lâcheté! J'attends ici des lettres de Tranquebar. On attend toujours des lettres dans ce monde.

— Vraiment, M. Klerbbs, je n'ai jamais vu une femme plus séduisante; sa beauté attend une expression dans toutes les langues; elle a des cheveux d'un noir indien, qui ont des reflets adorables et un luxe tropical de végétation; elle a des yeux d'un velours limpide, qui rayonnent parfois comme deux flammes de Bengale sur l'ivoire rose des joues; elle a...

— Arrêtez-vous là, mon cher monsieur le nouveau venu; vous en savez déjà trop pour votre malheur. Suivez un conseil d'ami; partez.

— Oh! c'est impossible, monsieur Klerbbs, il faut que je côtoie le lac du Tinnevely...

— Vous ne côtoierez rien...

— Mais M. de Lacépède...

— Ah! M. de Lacépède est à trois mille lieues d'ici, et vous vou[s mo]quez de lui et de tous ses oiseaux empaillés.

— Monsieur Klerbbs, avez-vous, comme moi, surpris au passag[e le] sourire qu'elle a lancé à son mari?

— Certainement...

— Ce sourire m'a fait frémir; je ne sais pourquoi.

— Ah!

— Quel sourire! J'ai cru voir le soleil se lever à Ceylan sur un ban[c de] perles et de corrail!... Est-ce qu'elle aimerait ce mari, monsieur Klerb[bs?]

— Vous vous ferez à vous-même cette question vingt fois le jour, … vous ne vous répondrez jamais.

— Oh! mon Dieu!... à Paris... un mari de cette allure!... Oh!...

— Mon cher monsieur Gabriel, si tous les maris étaient de la tremp[e de] cet Indien, il n'y aurait pas tant de malheurs en vaudevilles... Il se[fait] respecter d'une lieue à la ronde, celui-là... Je vais vous citer ses d[eux] derniers traits. L'autre jour, au bord du lac, il tua d'un coup de pi[sto]let, à cinquante pas, un Indri de la grosseur d'un écureuil; l'animal … sur la branche du caquier, où il mangeait des fruits rouges dont il … friand. — Vous ne l'avez pas tué, lui dit son ex-associé Mirpour en … nant. Mounoussamy fit un de ses sourires à la *Boudha-Coura*, un sou[rire] du *mauvais esprit* des nuits (excusez mon érudition); puis d'un bon[d il] s'élança comme un tigre du Bengale sur l'arbre, pour saisir l'Indri m[ort] et le montrer à Mirpour; mais, au moment où sa main s'allongeait à l'[ex]trémité du rameau flottant, l'animal tomba dans le lac. Mounoussamy … suspendit à la branche d'une main, de l'autre il ramassa l'Indri sur … lac, et se repliant sur lui-même comme un serpent, il remonta sur l'a[rbre] sans avoir mouillé un pli de son pantalon blanc. Un clown, à notre th[éâtre] d'Athsley, gagnerait cent livres par soir pour exécuter ce tour. — V… l'autre fait. Hier, le père de ce troupeau d'éléphans, que vous avez vu … les bords du lac, donna de grandes inquiétudes à toute notre société … monstre fut atteint tout-à-coup d'un violent paroxisme, et il s'av[ança] vers nous la trompe levée et les oreilles tendues; il mugissait comme … volcan avant l'éruption. La belle Héva poussa un cri de terreur. M[ou]noussamy coupa tranquillement une forte tige d'aloès, comme vous … periez un chalumeau de riz, et, se précipitant sur l'éléphant, il le … de prendre un bain dans le lac, comme s'il eût été un caniche. … maintenant plaisanter avec des maris de ce genre-là, quand même … seriez éléphant. L'indien Goulab, qui est fou d'Heva, et qui con[naît] Mounoussamy mieux que personne, tremble comme la feuille du … d'idée de réussir dans ses amours. L'autre soir, un de ses convives … disait en pâlissant : — Je suis un homme perdu! je crois qu'Héva … souri.

— Quel diable de conte bleu me faites-vous là! dit Gabriel, et …

ESPAGNE.

Nos correspondances de Madrid sont du 7 mars. A cette époque on ignorait encore si la reine et le régent iraient faire leurs dévotions à Tolède. Tout ce qui se rattache à l'allocution du pape excite le courroux du gouvernement. Une mesure préventive est adoptée pour empêcher la circulation en Espagne, d'une brochure de M. Mangin Ferrer imprimée à Toulouse et qui défend les doctrines de l'allocution pontificale. Cette mesure est appuyée par M. Alonso, l'adversaire le plus décidé de la cour de Rome. Le gouvernement a été autorisé par la Chambre des Députés à continuer de percevoir les contributions. La Chambre se montre plus que jamais jalouse d'assurer l'indépendance de ses membres: elle adopte des résolutions dont le but exclusif est de soumettre à la réélection celui de ses membres qui accepterait grades, emplois, décorations du gouvernement. Il paraît que le consul de France a réclamé auprès du général Van Halen une réparation à l'occasion d'articles blessans pour le roi de France, insérés dans *El Constitucional*. Le gouvernement, auquel Van Halen en a référé aurait déclaré qu'il fallait faire droit à la réclamation du consul. On était curieux de savoir ce qui allait se passer.

ANGLETERRE.

Voici comment s'exprime le *Times*, du 12 mars, sur l'exposé financier fait par sir Robert Peel, dans la Chambre des Communes :

« Nous n'hésitons pas à déclarer que les propositions faites par sir Robert Peel, hier au soir, et le discours dans lequel il les a développées, suffiraient à eux seuls, pour le placer au premier rang des financiers hommes d'état. Ils justifient complétement la confiance que le pays a placée en lui ; la nation répondra à l'appel qui lui a été fait, non seulement avec satisfaction, mais avec enthousiasme. La position dans laquelle se trouvait sir Robert Peel, était des plus critiques; les difficultés qui l'entouraient, étaient de la nature la plus sérieuse. Il avait à la fois à combler des déficits accumulés et croissant toujours, et à faire face à des dépenses allant sans cesse en augmentant ; à soutenir l'honneur du nom anglais et l'intégrité de l'empire britannique, à l'extérieur ; à venir en aide à une population en détresse et à relever un commerce déprimé, à l'intérieur ; à alléger les charges qui pesaient sur la communauté en général et à augmenter grandement les recettes du trésor. Il paraît qu'il a surmonté ces difficultés. Il a compris ces objets dans une seule mesure ; et ce sera une rude tâche pour quiconque lit les détails qu'il a exposés si habilement, soit de combattre ses projets, soit de nier l'excellence des moyens par lesquels il propose de les accomplir. Ses mesures sont calculées de manière à pourvoir d'une manière permanente à l'ensemble du déficit actuel et présumé dans les revenus, à pourvoir également à une réduction étendue et systématique des droits qui opposent des obstacles à notre commerce avec l'étranger, et finalement, à laisser un excédant dans le trésor public. Et tout ceci a été fait sans imposer la moindre charge sur les classes moins aisées de la société. »

FRANCE.

Dans un article intitulé : *Désastre des Anglais dans l'Inde*, le *National* de Paris s'exprime comme suit :

« Certes, il nous est impossible, comme Français, de voir avec peine que la puissance anglaise subisse un échec aussi grave ; cependant, on ne peut se défendre d'un sentiment de profonde compassion en songeant à tant de braves soldats qui ont succombé aussi loin de leur pays par la faute de la plus ambitieuse et de la plus avide aristocratie qui soit au monde. Le gouvernement anglais avait pensé ouvrir de nouveaux débouchés à ses riches marchands dans les vastes contrées de l'Asie centrale. Il y était venu en conquérant pour y changer les mœurs, les lois, les habitudes. Il y avait apporté ses prédicans et des despotes qui faisaient hacher les prisonniers. Mais les populations du Caboul ne ressemblent nullement aux peuplades de la presqu'île de l'Inde, si dociles à la servitude. Elles se sont soulevées avec une énergie sauvage contre les usurpateurs, et elles les ont détruits. On ne peut voir là qu'une juste punition infligée à l'ambition britannique. Seulement, on doit gémir sur le sort des malheureuses victimes dont le sang a expié la faute de leurs maîtres.

» Les feuilles anglaises disent que le cabinet de Londres a reçu des nouvelles plus funestes encore; elles pensent cependant que le reste de l'Afghanistan est encore paisible, que les garnisons de Kelat et de Candahar ne courent aucun danger, et que celle même de Ghuznee, plus rapprochée de Caboul, n'a rien à craindre, parce qu'il faudrait du canon pour la réduire.

» Ces espérances nous semblent peu fondées, car il est certain que l'artillerie de Caboul est tombée dans les mains de ceux que les Anglais appellent les insurgés; et, d'autre part, les corps renfermés à Kelat et à Candahar sont sérieusement compromis par le grand événement dont nous venons de parler. Celui qui occupe Candahar est, dit-on, il est vrai, fort de 10,000 hommes ; mais si, comme il est permis de le croire, les désastres de Caboul allument l'insurrection dans la majeure partie de l'Afghanistan, cette petite armée ne pourra se maintenir long-temps au milieu d'ennemis acharnés; elle sera bien forcée d'opérer sa retraite. Or, elle n'a d'autre chemin pour regagner l'Inde anglaise que celui de Caboul, de Jellalabad et de Peschaver. Il lui faudra traverser ces mêmes défilés arrosés du sang de 5,000 Anglais. Pourra-t-elle même arriver à cet endroit fatal ? Cela est douteux, si l'on songe que Candahar est à 80 et Kelat à près de 200 lieues de Caboul. Quant à se retirer directement sur l'Inde anglaise, la chose est plus impraticable encore, et les Anglais ne le tenteront pas, car ils se rappellent leur marche faite il y a deux ans au travers des montagnes parallèles à l'Indus, marche qui fut comparée par eux-mêmes à notre malheureuse retraite de Russie.

» Nous devons donc croire que beaucoup de soldats anglais périront encore dans l'Afghanistan, si même leur sort à cette heure n'est pas déjà fixé. Dans tous les cas, cet immense pays est désormais perdu pour l'Angleterre. Ce n'est pas elle qui ira maintenant de ce côté au devant de la Russie. Les journaux de Londres, expression sans doute du sentiment public chez nos voisins, ne croient pas même que de nouveaux efforts doivent être tentés pour venger la mort des soldats de Caboul et ressaisir des contrées que le *Times* appelle cependant *une portion de l'empire britannique*. L'Angleterre fléchit sous le poids de ce grand désastre qui lui enlève de braves régimens, et lui fait perdre des centaines de millions employés à soutenir un imbécille despote. L'énergie qu'elle a toujours montrée en pareille circonstance semble lui manquer. Serait-ce donc là, pour elle, le commencement d'une période de décadence ? Si cela était, le monde oublierait vite le regret que peut causer la mort de M. Mac-Naghten et de ses compagnons; car l'humiliation et la chute de l'oligarchie anglaise seraient pour lui le plus grand des biens.»

Le *National de l'Ouest* n'a pu encore se procurer que des renseignemens incomplets sur les traitemens qu'ont eu à subir, de la part des Anglais, les marins qui se trouvaient à bord du *Marabout*. Cependant il ajoute les faits suivans à ceux que l'on connaît déjà :

« La visite faite à bord du *Marabout* au moment de son arrestation a duré quatre jours ; pendant ce long laps de temps, l'équipage a été exposé aux outrages et aux mauvais traitemens des Anglais. C'est surtout le second, envoyé dans la cale pour empêcher le pillage, qui a le plus souffert de ces mauvais traitemens ; ce second capitaine, nommé Meunier, maître au cabotage, demeurant à Rochefort où il est actuellement, est du nombre de ceux qui ont été enlevés et mis à bord de *la Rose*.

» On nous rapporte que les souffrances de M. Meunier et les privations qu'il a éprouvées dans sa captivité ont été telles, et ont tellement influé sur sa santé comme sur son moral, qu'il en est devenu épileptique et qu'il a perdu la raison. Si nous sommes bien instruits, avant la capture du *Marabout*, M. Meunier n'avait jamais eu d'attaque d'épilepsie, et n'avait jamais donné aucun signe d'aliénation mentale.

» Le capitaine Pichard a rapporté que les hommes enlevés du *Marabout* ont été assez bien traités à bord de *la Rose*, quoique considérés comme prisonniers de guerro; mais qu'une fois à bord du bateau à vapeur anglais, commandé par un officier nommé Russel, ils ont subi des traitemens et des vexations qu'on ne se permet pas même à une époque d'hostilité : on les a renfermés dans la fosse aux lions, gardés par un factionnaire, et surveillés de si près, qu'il leur était interdit de satisfaire aux plus pressans besoins sans avoir un Anglais pour les accompagner. »

— La frégate française l'*Erigone*, capitaine M. Cécile, arrivée il y a six semaines à Singapore, est partie pour Manille au commencement du mois dernier, dit le *Canton Press* du 12 octobre. On dit que ce bâtiment suivra les mouvemens de l'escadre anglaise sur les côtes de la Chine, et qu'il a à bord un envoyé de Louis-Philippe près de l'empereur de la Chine. *La Danaïde* a quitté, il y a quelque temps, Hong-Kong, se rendant au Nord.

BELGIQUE.

AFFAIRE DU COMPLOT CONTRE LA SURETE DE L'ÉTAT.

On a remarqué à l'audience du 14 mars, la déposition du général Clump, qui déclare que Kessels était un homme très-bienfaisant, distribuant aux pauvres d'Ostende un pain, un litre de bièrre et un morceau de fromage ; mais, d'une autre côté, ce même Kessels, voyant un jour à la cheminée du général, une belle montre, lui proposa un échange auquel le général consentit. Kessels prit la montre, c'était en 1832, et depuis lors, dit le général Clump, je n'en ai plus entendu parler, pas plus que de celle que Kessels devait me donner à la place de la mienne.

14e *Audience.* — *Mardi* 15 *mars.*

La séance est ouverte à 10 heures moins un quart.

A l'ouverture de la séance, M. le président donne lecture d'une lettre de l'honorable M. Eloi de Burdinne, par laquelle ce membre de la législature déclare, pour répondre à l'invitation de M. le président, qu'il s'en réfère aux explications qu'il a données à la tribune concernant le général Buzen.

Le capitaine en non activité Seghers, déjà entendu comme l'un des principaux témoins à charge a écrit à M. le président une lettre par laquelle il exprime le désir d'être entendu de nouveau, afin de compléter sa déposition et de la rectifier. On se rappelle que c'est chez ce témoin que s'était réfugie l'intendant Parys.

M. Seghers est rappelé et prête de nouveau le serment. Il déclare que le 29 octobre à cinq heures du soir, Parys lui avait demandé asile étant, disait-il, poursuivi pour dettes. Un peu après une dame Piron, femme du maître de l'*Hôtel de l'Univers*, vint rendre visite à Parys.

Ici M. le président, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, ordonne la comparution de la dame Piron.

Le capitaine Seghers continuant, déclare qu'après la visite de cette dame, le domestique du général Vandermeere, se disant celui de l'intendant Parys, se présenta chez l'accusé et lui dit tout d'abord, que *le capitaine était arrêté.* Ce domestique remit aussi un billet de la part du peintre de la rue Royale à Schaerbeek, en lui disant : « Ces messieurs, mon maître et le général, y sont. Il y eut alors un court entretien entre Parys et le cocher de M. Vandermeere. Le témoin ayant entendu des choses bien singulières, Parys, après le départ du cocher, entra dans quelques explications. Il dit qu'il craignait de devoir être inquiété, parce qu'il avait été poussé dans une conspiration.

Le témoin rend compte ensuite, comme il l'avait déjà fait de la visite de la baronne Vandersmissen à Parys, vers dix heures du soir.

Parys répondant aux sollicitations de Mad. Vandersmissen, qui lui disait : *Venez, on a besoin d'un homme d'action ; tout ira bien ;* « mais De Crehen est arrêté. » *Qu'il aille au diable !* répliqua la baronne ; *c'est un mauvais chien !* Parys se servait d'expressions vives et grossières il finit par dire : « Madame, si vous étiez un homme, je vous parlerais autrement ; je ne suis que trop loin déjà dans cette affaire. » Mad. Vandersmissen partit vers onze heures, et le témoin fit remarquer à Parys, que la maison était cernée par la police. Craignant d'être fouillé, il remit au témoin son portefeuille, contenant 6,100 francs en billets de banque, en le priant de le garder en dépôt.

Parys autorisa le témoin *d'user largement* de ce dépot, *entièrement* même. Depuis l'arrestation le témoin n'a plus eu de relations avec l'accusé.

L'accusé Parys, avec véhémence : Ce que dit le temoin est faux, entièrement faux. Il m'a enlevé mon portefeuille au moment où il me dit : « Major on cerne la maison, la police va vous arrêter, il n'y a plus moyen de fuir, avez vous quelque chose sur vous ? (Ici l'accusé a peine à se contenir ; il est exaspéré et en proie à une sorte de crispation, causée par l'indignation que lui cause la présence du témoin).

L'accusé continuant. Je répondis : « Oui, voici mon portefeuille, il contient 6,100 francs ; je le confie à votre loyauté, vous le remettrez à ma femme. » Le capitaine Seghers me le promit et je fus arrêté immédiatement après. Je ne reçus des nouvelles du témoin qu'au bout de 54 jours ; je le vis à la prison ; et, seul avec lui, je lui demandai s'il avait remis à ma femme mon portefeuille. Alors il se jeta à mes genoux, non comme un capitaine, mais comme un..... Je ne veux pas dire le mot. Il me dit qu'il avait employé mon argent ; qu'il était poursuivi pour dettes ; enfin il me supplia de ne point ébruiter cette affaire. Je lui répondis : « Je vous donne jusqu'à demain pour me rendre la somme ; sinon j'en donne connaissance à M. le juge d'instruction.

étrange jouez-vous donc tous ici ? Vous êtes vingt à vous cotiser pour faire la cour à une femme, et pour trembler devant son mari ! C'est de l'indien tout pur ; je n'y comprends rien.

— Ah ! monsieur Gabriel, si vous croyez trouver dans le Tinnevely les mœurs et les usages de la vie parisienne, vous êtes dans une grave erreur. Vous avez changé de planète. Les Parisiens sont singuliers : ils voudraient retrouver partout le boulevard de Gand, les salons de la Chaussée-d'Antin et les maris de Molière ! Eh ! mon Dieu ! si l'*est* et l'*west India* s'habillait et parlait à l'instar de Paris, autant vaudrait rester chez soi au coin de son feu ; ce serait une grande économie de bœuf salé, de tempêtes, de naufrages et de maux de cœur.

En ce moment, la conversation, excitée par les boissons du Tropique, devint générale, et l'Indien même parla.

— Ecoutez ce qu'on dit autour de vous, monsieur Gabriel, dit Klerbbs, et vous verrez que vous n'êtes pas dans un hôtel de la rue de Provence, ou dans un castel normand.

En effet, la conversation était sortie complètement des habitudes nauséabondes de cette vie absurde et constitutionnelle qu'on mène à Londres et à Paris. Il semblait que chacun racontait un rêve, une histoire qu'il s'attribuait, et qui ne pouvait appartenir qu'aux personnages des tapisseries chinoises, ou des bas-reliefs des temples souterains d'Elora. Quoique les convives parlassent tous anglais, du milieu de cette langue sourde et si anguleuse, à cause de ses doubles V, s'élevaient à chaque instant les syllabes des belles appellations indiennes, harmonieuses comme les désinences du grec et du latin. Quelquefois le bruit des paroles s'eteignait subitement, car toutes les oreilles s'ouvraient pour recueillir la mélodie qui s'échappait des lèvres de la reine du festin. Héva contait un épisode de son enfance aventureuse : tantôt c'était un combat de buffles et de tigres, que son protecteur Palmer lui avait menagé à grands frais, pour l'amuser un instant ; tantôt elle parlait de la merveilleuse fête de son mariage, lorsque Palmer changea une montagne en volcan d'artifice, versa tout une indigoterie sur une forêt d'érables et d'ébeniers élevés en bûcher jusqu'aux nues, et l'incendia pour parfumer l'air à trente milles à la ronde, et faire luire, dans la nuit, un jour bleu sur le lac et les collines du Tinnevely. Elle disait aussi le galant caprice de l'Indien, son mari, qui, après avoir semé l'or pour enlever à la côte de Coromandel tous ses pigeons blancs et verts, les plus beaux pigeons du monde, leur fit attacher aux pattes des clochettes d'argent, selon l'usage indien, et les fit échapper, comme un nuage harmonieux, par le kiosque de sa chambre nuptiale. Les nouveaux venus à ce festin, à quelque nation qu'ils appartinssent, comprenaient que l'Asie seule avait été de tout temps le pays de la fière opulence, depuis Darius jusqu'à Palmer, et que partout ailleurs la richesse même du millionnaire est etriquée et liardeuse ; qu'elle s'emprisonne dans les sépulcres numérotés de ses villes ; qu'elle peint à la détrempe de la pluie ses fêtes de campagne, fêtes sablées, peignées, tirées au cordeau avec le compas de l'ennui ; que Northumberland à Londres, et Rothschild à Paris, croient être arrivés à l'apogée du faste lorsqu'ils ont lancé une meute de trois cents chiens aboyeurs à la piste d'un renard, ou qu'ils ont écroué dans une bicoque de la Chaussée-d'Antin, pleine de sueurs au-dedans, transie de pluie ou de neige au-dehors, mille pauvres invités qui entendent un *Duo* bouffe, en s'écrasant mutuellement les orteils dans des souliers de satin. L'opulence n'a jamais été comprise que dans ces régions splendides, où le riche sait faire avec le soleil un magnifique échange de rayons et d'or.

Lorsque le dessert pyramidal, cueilli dans les vergers de l'Inde, vint embaumer la nappe, Mounoussamy se permit un sourire et dit : — Demain matin, vous serez prêts à l'aube, milords, mes convives, tous à cheval, et je vous recommande de choisir de bons chevaux.

— Mille remerciemens, Nabab Nounoussamy ! vous êtes grand comme Aureng-Zeb, premier roi Marate ! s'écria l'Indien Goulab, qui ressemblait à un éléphant déguisé en homme, et mugissant l'amour.

— De quoi le remercie-t-il, ce monsieur ? demanda Gabriel à Klerbbs.

— Mounoussamy a tenu sa parole, répondit Klerbbs ; il nous avait promis, depuis deux mois, une chasse pour demain, et nous l'aurons.

— Une chasse !.... à quoi chassez-vous ?

— Au tigre.... Nous ne connaissons pas d'autre gibier ici.

— Monsieur Gabriel, dit Mounoussamy, d'un bout de la table à l'autre, et d'une voix qui vibrait comme un tamtam ; monsieur Gabriel, êtes-vous sûr de votre cheval ?

— Oui, seigneur Mounoussamy.

— A-t-il vu le tigre, votre cheval ?

— Oui ; répondit Gabriel, à tout hasard ; et il ajouta tout bas : — Mon cheval n'est pas plus fort sur les tigres que moi.

L'Indien fit un signe de tête, et haussant la voix, il ajouta : — Mes amis, à la dernière étoile qui se couche sur le mont de *Gouta* (*des Bergers*), nous partirons. Mes écuries seront ouvertes toute la nuit ; ceux qui ne se fient pas à leurs chevaux, choisiront parmi les miens.... Maintenant à votre liberté, mes amis.

Il se leva, et tous les convives se levèrent. Héva, debout, et nonchalamment appuyée au bras de son mari, distribua une vingtaine de sourires à toute la société ; chacun savoura le sien ; il n'y eut pas de jaloux.

Klerbbs et Gabriel sortirent les derniers de la salle du festin. Gabriel suivait langoureusement des yeux la séduisante étrangère, qui passait sous des arches de néfliers du Japon, et lutinait avec leurs belles fleurs flottantes sur son visage et ses épaules. Son mari lui lançait des regards de lion amoureux, des regards qui faisaient trembler les hommes. Les deux Indiens, Goulao et Mirpour, escortant de près les deux époux, essayaient de continuer la conversation du repas ; mais le maître, sans se retourner, ne leur jetait, par dessus sa tête, que des monosyllables secs et désespérans. Les autres convives se dispersaient par groupes, selon leurs habitudes et leurs amitiés.

— Vous êtes un homme perdu, dit Klerbbs à Gabriel ; ils ont tous commencé comme vous, et Circé les a changés tous en porceaux ; il est temps encore de vous sauver, lorsqu'il vous reste un peu de forme humaine. Sauvez-vous ! demain, quand vous vous regarderez, comme Narcisse, au miroir du lac, vous serez tenté de manger des glands et de prendre vos deux mains pour deux pieds.

L'arrivée du Telinga, ou facteur de la poste de Madras, suspendit le conseil amical de Klerbbs. Le messager indien laissa tomber le bâton aux plaques de fer flottantes qui éloignent le terrible serpent *Cobra-Cappel*, et distribua ses lettres, enfermées dans une boîte de fer blanc. Il y en avait une pour Gabriel ; M. de Lacépède lui envoyait le rapport qu'il avait lu à l'Académie des sciences, et qui se terminait ainsi :

— ..... *Tout nous fait espérer que les efforts de notre jeune et savant voyageur Gabriel N... seront couronnés de succès ; nous aurons bientôt un* TURRACUS-ALBUS *à montrer à la jalouse Albion, et la plus belle collection ornithologique, dont l'Europe s'honore, ne sera plus déparée par une lacune, indigne du Muséum français.*

— C'est bon, c'est bon ! dit Gabriel, qui s'était mis à l'écart pour lire sa lettre.

Il chercha Klerbbs, mais il avait disparu. Resté seul, il s'appuya contre un pilier du *Chattiram*, et se soumit à un examen. Ce qu'il aperçut au fond de son ame le fit trembler ; c'était un amour chauffé à quarante degrés Réaumur.

— Au bout de quelques heures, j'en suis donc là ! s'écria-t-il mentalement ; mais comment finissent les amours qui débutent ainsi ?

Et il froissa la lettre de M. de Lacépède dans ses mains.

Autour de lui les hommes avaient fait silence ; mais la nature était pleine du fracas solennel des nuits de l'Inde : sous le ciel étoilé du Tinnevely, tout prend des dimensions colossales ; dans nos campagnes d'Europe, il y a des chants de grillons sous les herbes, et des croassemens sous les roseaux des marais ; mais dans ce coin de l'Inde, les nuits retentissent du rugissement des tigres qui se disputent l'abreuvoir ; ce sont les grenouilles du lac de Tinnevely.

— Oui, se dit Gabriel, cette nature doit donner un amour puissant comme elle ; un amour qui éclate et grandit dans une nuit comme la tige de l'aloës !..... Je chasserai le tigre demain... et la tigresse au retour.

En rentrant dans la maison, il remarqua les deux indiens Goulab et Mirpour qui se parlaient mystérieusement.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Le lendemain, j'avais une reconnaissance de 6,100 fr., que ce misérable de crainte....

M. le président : Accusé, de la modération et du calme.

L'accusé : C'est plus fort que moi, M. le président, quand je pense à une telle infâmie. Je ne pourrais pas affirmer le fait, mais, d'après ce qui s'est passé, je suis porté à croire que ce misérable m'a enlevé la reconnaissance.

Le témoin persiste dans sa déposition. Il prétend avoir employé la somme d'après ce que lui avait dit l'accusé.

Parys affirme que sa femme s'est elle-même rendue chez le témoin qui ne la recevait qu'à la porte.

On introduit *Richard Komentz*, qui est l'Anglais que Vandermeere a fait venir de Londres, pour rapporter ce qui s'était passé un jour avec les frères Jones. Ce témoin, appelé en vertu du pouvoir discrétionnaire du président, soutient qu'en 1835, se trouvant près de la porte de Laeken à Bruxelles, avec un sieur Welsch et les frères Jones carossiers, l'aîné des frères dit en voyant passer le général Vandermeere en voiture : « *Voilà le fauteur ou l'auteur de la révolution; la cause de notre ruine; je voudrais le voir pendu !* »

Confrontés avec le témoin, les frères Jones qui comme on se le rappellera, sont des témoins à charge, très-importans au procès, nient avoir tenu un pareil langage. Sur l'interpellation du ministère public, le témoin dit que les frères Jones avaient déjà été pillés à cette époque.

Le sieur Welsch sera entendu en vertu du pouvoir discrétionnaire de M. le président pour déposer également de cette circonstance.

La Chambre des Représentans a continué, le 14, à huis clos la discussion des indemnités, qui touche, dit-on, à son terme.

Avant que le comité secret ait été constitué, M. Dedecker a déposé sur le bureau le rapport du projet de loi relatif au renouvellement des inscriptions hypothécaires, et M. Eloy de Burdinne a donné quelques explications sur le sens des paroles qu'il a prononcées dans la séance de jeudi à propos du complot, objet du procès pendant devant la Cour d'assises. Il résulte de ces explications, que ce n'est que par des inductions qui lui sont tout à-fait personnelles, que l'honorable membre a pu penser que de l'argent aurait été donné par le général Buzen pour obtenir des renseignemens.

Le comité secret a été repris, le 15, à midi.

— On lit dans le *Messager de Gand* au sujet de l'inhumation de M. Van Crombrugghe, ce qui suit :

Aujourd'hui (14), au point du jour, le drapeau noir, arboré sur la plate-forme du Beffroi, et, vers huit heures, le tintement de la grosse cloche, ont annoncé à la ville la cérémonie funèbre dont nous avons fait connaître le programme.

Le cortège qui s'est réuni devant la maison mortuaire était composé d'un piquet des canonniers à cheval et d'un détachement du 4e; des orphelins de l'hospice dit *Kulders*, des élèves des écoles communales, de la musique du 4e, d'un détachement du 2e chasseurs, des diverses confréries et sociétés de la ville avec leurs insignes, de la Société Philharmonique, d'un détachement de sapeurs pompiers, des huissiers de la régence, portant l'écusson aux armes de la ville.

Venaient ensuite la dépouille mortelle, les coins du poêle tenus par MM. les échevins Minne-Van der Straeten et Kerchove-Denterghem; MM. Manilius et Grenier-Lefèbvre, membres du conseil communal; la famille du défunt, les membres de la députation permanente, la cour d'appel, le tribunal de première instance, l'état-major de la place et un grand nombre d'officiers de la garnison en grande tenue; MM. les professeurs de l'Université, les membres de la Chambre de commerce et du conseil des prud'hommes, les administrations des divers établissemens communaux, les curateurs, directeur et professeurs de l'Athénée, la commission médicale, le comité central de vaccine, la société de Médecine, les sociétés de Beaux-Arts, des Amis des Beaux-Arts, de Botanique et d'Horticulture, la commission de conservation des monumens et les employés de l'administration de la ville. Un détachement de sapeurs-pompiers et un piquet de cuirassiers fermaient la marche du convoi derrière lequel suivait un nombre considérable de voitures. Les soldats des 4e et 8e régimens de ligne formaient la haie.

Après la cérémonie religieuse qui a eu lieu à la cathédrale de St.-Bavon, le cortége s'est dirigé, dans le même ordre, vers le hameau de Royghem où un discours a été prononcé par M. l'échevin faisant fonctions de bourgmestre. Il était onze heures et demie lorsque le cortége s'est séparé et que le corbillard a pris la route de Leerne St.-Martin, lieu fixé pour la sépulture.

Cette triste cérémonie, favorisée par le plus beau temps, avait attiré une foule immense.

LA TROUPE ITALIENNE.

La seconde représentation de la troupe italienne, qu'honorait de son auguste présence S. M. la reine, ainsi que LL. AA. RR. le grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar et plusieurs membres de la famille royale, avait de nouveau attiré la foule à notre Théâtre, avant-hier. Le chef d'œuvre de Bellini représenté à cette soirée, a fait un très-grand plaisir. Mad. Ramos a eu de beaux momens dans le rôle de *Norma*, surtout à la dernière scène, qui a été couverte des plus vifs applaudissemens par toute la salle. D'autres parties de ce rôle ont laissé à désirer, tant sous le rapport du chant que sous celui du jeu, surtout dans la scène, si pathétique quand elle est rendue comme l'exige la terrible situation, du 3e acte, où *Norma* livrée tour-à-tour à la haine, à la jalousie et aux sentimens de l'amour maternel, se résout à tuer ses enfans. Cette scène a manqué son effet, et le public est resté froid, dans ce moment si éminemment tragique.

Mlle Rusmini a été applaudie avec justice dans plusieurs passages du rôle d'*Adalgisa*. M. Scapini a confirmé en tous points la bonne opinion qu'il avait inspirée au public à la représentation des *Puritains*. Les deux airs chantés par cet excellent artiste au 1er et au 3e acte étaient irréprochables et méritaient sans restriction le brillant accueil qu'ils ont obtenu. Le *tenor*, ne s'est pas trop mal acquitté de son rôle. Mad. Ramos et Rusmini fournissent une nouvelle preuve de la supériorité de l'art sur la nature. Certes ces dames possèdent de belles voix, surtout Mad Ramos qui, à compter du *Fa*, a des notes magnifiques; et cependant il leur a fallu toutes les ressources, d'une méthode savante et d'une longue étude pratique, pour s'acquitter avec tant de bonheur des rôles que nous venons de leur voir jouer. Celui d'*Adalgisa* est écrit beaucoup trop haut pour une voix de *Contre Alto*. Mlle Rusmini a donc été obligée de transposer et de changer à chaque instant la note, et elle l'a fait avec un goût digne d'éloges. L'organe de Mad. Ramos ne se plie nullement aux passages qui demandent de l'agilité; la *Polacca* des *Puritains*, l'air *Casta Diva* dans *Norma* présentaient des écueils que cette artiste n'a pu éviter; mais, en revanche, elle a surmonté dans ces deux rôles d'autres difficultés de chant, qu'une cantatrice, douée seulement d'une grande puissance et d'un beau timbre de voix, n'aurait jamais osé aborder. C'est là surtout que Mad. Ramos a fait preuve de beaucoup de talent.

Avant-hier, de même que la première fois, Mad. Ramos a été rappelée après la fin de la pièce, aux acclamations de tout l'auditoire.

Au profit des pauvres de Schéveningue.

MULTA IN MINIMO.

Mr. DE BEERSKI sensible à l'accueil flatteur qu'il a obtenu dans cette résidence, se propose de consacrer une journée entière au bénéfice des indigens de Schéveningue. Son salon sera donc ouvert, à cette fin, samedi prochain, depuis *dix* heures du matin jusqu'à *onze* heures du soir sans interruption.

Le prix d'entrée sera perçu par un employé du bureau de la caisse des pauvres, et le montant de la recette sera remis à Mr. Behr, commissaire de police à Schéveningue, chargé d'en faire la distribution de la manière la plus convenable.

ANNONCES.

La Clôture Définitive

DU DÉBALLAGE DE *F. CANONGETTE,*

Hôtel la Ville de Paris, Korte Houtstraat, *en cette résidence*,

aura lieu sous très-peu de jours. — On trouve encore à son Magasin, AVEC NOUVEAUX RABAIS RÉELS ET EXTRAORDINAIRES : PAPIERS, PLUMES, CRAYONS, CIRES, articles de *Fournitures de Bureaux* et LIVRES DE TOUS GENRES, *Français*, *Anglais*, *Italiens*, etc.

Avec rabais de 20 à 80 pc. sur le cours.

4479.

NOUVEAUX DENTIFRICES

composés par M. PELLETIER, Membre de l'Académie royale de Médecine de Paris.

ODONTINE.	ÉLIXIR.
Composition solide, d'un emploi facile, d'une odeur et d'une saveur agréables, elle blanchit les dents sans les altérer, conserve et durcit l'émail, prévient et arrête la carie.	Il conserve les dents, fortifie les gencives, détruit la fétidité de l'haleine, enlève l'odeur du cigare, donne à la bouche une fraîcheur délicieuse, et calme les douleurs les plus vives.

S'adresser pour les demandes en gros, au Dépôt-Général, rue de Seine Saint-Germain, 30, à Paris; et à La Haye, Ph. Sack, et Créman, *Spuistraat;* Amsterdam, F. Roos, *Kalverstraat;* J. P. Rietschi, *Erwtenmarkt;* F. J. Duvergier, *Utrechtschestraat;* Arnhem, S. L. Jacobs; Amersfoort, veuve Brogelman, Breda, Van den Goorbergh; Berg-op-Zoom, J. G. Verlinden; Bois-le-Duc, L. F. Welsch; Delft, M. M. J. Drabbe, confiseur; Deventer, B. H. Tikkel; Dordrecht, J. J. Pennock; Flessingue, J. H. Belsey. 4476

Nouveaux Instrumens de Musique Militaire de

GAMBARO AINÉ

A PARIS,

adoptés dans l'armée française, au Conservatoire, au grand Opéra, etc.; Bugles à 3 pistons nouvelle forme, A. B. C. E, 100 fr.; Cor à 2 pistons et 10 tons 180 fr., à 3 pistons et ses tons, 200 fr.; Cornet à 2 pistons, 75 fr., à 3 pistons 100 fr.; Trombonne Alto et Tenor à 3 pistons 120 fr.; Flûte Bœhm, exposition 1839 perfectionnée, 400 fr. et en général tous les instrumens ordinaires tels que : Clarinettes, Flûtes, Cor d'harmonie, Trombonne à coulisse, modèle du Conservatoire, Cimballes turques, Timballes, etc., etc. Demander franco les tarifs et prospectus qui seront envoyés affranchis.

Journal de musique militaire, de fanfares avec parties obligées pour tous les instruments modernes. — Grand assortiment d'harmonie militaire, quadrilles, etc. 4477.

L'EAU DE Mr. DÉSIRABODE,

Dentiste du Roi, dont les qualités sont tellement connues se trouve à La Haye, chez Boer, marchand de nouveautés; à Rotterdam, chez Roelants, rue dite *Hang*, 262; Utrecht, Reuser, bijoutier; Bois-le-Duc, de Rooy, libraire. 4478

Société des Bateaux à Vapeur d'Amsterdam.

EN CORRESPONDANCE DE LUBECK ET ST.-PÉTERSBOURG.

SERVICE ENTRE AMSTERDAM ET HAMBOURG.

Traversée : 30 heures.

Départs : { d'Amsterdam les 5, 10, 15, 20, 25 et 30. / d'Hambourg les 5, 10, 15, 20, 25 et 30. } de chaque mois.

4471.

CONTINUATION DE LA VENTE

DU MAGASIN D'AMEUBLEMENT

de MM. J. A. Schick et Cie, à La Haye

AVEC RABAIS DE 30 A 60 POUR CENT.

Tapis Savonnerie, Moquettes, Escaliers, Tapis de table, etc.; [...]piers très-riches, Etoffes diverses et Mousselines pour rideaux; [...] de Paris avec cadres dorés et autres; Ameublemens complets, et M[...] divers en bois d'Ebène, Palissandre, Acajou, Meubles en boule[...] berbe Table en Marbre Mosaïque et Sculpté; véritables Laques [...] Chine et du Japon; Lustres; Candelabres; Pendules, etc., etc.

4457.

Cours des Fonds Publics.

BOURSE D'AMSTERDAM DU 15 MARS.

PAYS-BAS.	Int.	Cours du 14 mars.	Cours du 15 mars. Fluctuations		Fer[mé]
Dette active	5		de 101 7/8	à 102	101
d° d°	2½	52	» 52 1/8	» 52 1/4	52
d° différée		—	» 121/128	» —	—
Billets de chance		—	» 26 3/16	» 26 5/16	—
Syndicat	4½	92 11/16	» 92 3/4	» 92 7/8	92
d°	3½	—	» 76 5/8	» 76 11/16	76
Société de Commerce	4½	156 5/8	156 1/2	» 156 3/4	156
d° nouvelle	4½	—	» —	» —	—
Emprunt de 1836	4	—	» —	» —	—
d° des Indes	5	98 13/16	» 98 7/8	» 99	98
RUSSIE.					
Ob. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	» 105 5/8	» 105 3/4	—
d° d° 1828 & 1829	5		» 105 1/4	» —	—
Insc. au G. L.	6		» —	» —	—
Certific. au d°	6	—	» —	» —	—
d° à Hambourg	5	—	» —	» —	—
d° à Londres 1822	5	—	» —	» —	—
d° inscript. 1831/33	5	—	» 98 1/2	» —	—
Emprunt de 1840	4	—	» 88 1/2	»	—
PRUSSE.					
Oblig. à Londres 1830	4	—	» —	» —	—
Act. Lot. de 50 Rix	f	—	» —	» —	
ESPAGNE.					
Perp. ém. Amsterdam	5	—	» —	» —	
d° à Londres	3	—	» —	» —	
Passive	5	—	» —	» —	—
Dette différée à Paris		—	» —	» —	—
Deffered		—	» —	» —	—
Ardouin	5	21 3/16	» 21 11/16	» 21 3/4	21
AUTRICHE.					
Oblig. Goll. & Comp.	4	—	» —	» —	—
d° métalliques	5	—	» 106 9/16	» —	—
d° d°	2½	—	» —	» —	—
NAPLES.					
Certif. à Amsterdam	5	—	» —	» —	—
d° à Naples	5	—	» —	» —	—
d° à Londres	5	—	» —	» —	—
DANEMARCK.					
Obl. à Londres	3	—	» —	» —	—
ANGLETERRE.					
Cons. Ann.	3	—	» —	» —	—
FRANCE. Inscr. au G. L.	3	—	» —	» —	—
POLOGNE. Act. 1835	f	—	» —	» —	—
BRÉSIL. Cons. Ann.	5	—	» 66 1/2	» —	—
MEXIQUE. d° d°	5	—	» —	» —	—
COLOMBIE. emp. 1824	6	—	» —	» —	—
PÉROU. d° d°	6	—	» —	» —	—
PORTUGAL.					
Oblig. à Londres	3	—	» —	» —	—

BOURSE DE PARIS DU 14 MARS.

FRANCE.	Int.	Cours du 12 mars.	Cours du 14 mars. Fluctuations		Fer[mé]
Cinq pour cent.		117 20	de 117 50	à 117 60	117
Trois pour cent.		80 40	» 80 60	» —	80
ESPAGNE.					
Emprunt Ardouin.		25 7/8	» 25 1/4	» 25 1/2	25
Anc. différée s. int.		—	» —	» —	—
Nouv. diff. d.		—	» —	» —	—
Passive.		—	» —	» —	—
NAPLES.					
Certificats Falconet.		106 65	» 106 40	» —	10[...]
PAYS-BAS.					
2 1/2 pour cent		—	» 53 1/8	» —	—
BELGIQUE.					
Dette active	5	—	» 105 1/4	» —	—
Dito	3	—	» —	» —	—
Banque belge.		—	» 820 00	» —	—
ÉTATS-UNIS.					
Obl. de la Banque. Ech. oct. 1841 et oct. 1842.		—	» —	» —	—
(Jouiss. du 15 oct. 1840. Ville de New-York, j. janvier 1841.	5	—	» —	» —	—
État de New-York, j. octobre 1840.	5	—	» —	» -	—
État d'Ohio, j. avr. 1841.	6	—	» —	» —	—

BOURSE DE VIENNE DU 8 MARS.

Metalliques, 5 %	107 11/16	Lots de 1834	69[...]
Dito, 4 %	100 1/8	Actions de la Banque	—
Dito 3 %	76		

BOURSE D'ANVERS DU 15 MARS.

	Int.	
Métalliques	5	110 1/4
Naples	5	—
Ardouin	5	22
Dette différee, anc.		—
Dito nouv.		—
Passive.	5	5 3/4
Lots de Hesse		25

Cours après la Bourse (2 3/4 heures) :

Ardouin 22 P.

Idem, Primes recherchées à toutes les échéances.

Le prix de l'abonnement est de 24 florins par an ou 7 florins par trimestre pour La Haye, et de 30 florins par an ou 8 florins par trimestre pour les autres villes du royaume. On s'abonne au Bureau, Marché-aux-Herbes, section E., N° 370, ainsi que chez tous les libraires et directeurs de postes du royaume. M. AUGUSTE DE VIGNY, directeur de l'Office-Correspondance, à Paris, rue des Filles St-Thomas (*Place de la Bourse*), n° 5, est seul chargé des *Abonnemens* et *Annonces* pour la France.

IMPRIMERIE DE A. D. SCHINKEL.